

Zeitschrift: Vox Romanica
Herausgeber: Collegium Romanicum Helvetiorum
Band: 1 (1936)

Artikel: (En) soñar un sueño
Autor: Spitzer, Leo
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-2268>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 19.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

(En)soñar un sueño

Joaquin López Barrera dans ses *Estudios de semántica general* (Cuenca 1912), p. 52 écrit ce qui suit:

« Del sustantivo *ensueño* el vulgo forma, con mucha lógica, el verbo *ensoñar*, verbo que no constituye un barbarismo, porque la Academia le tiene registrado como correcto, pero con la nota de arcaico. El vulgo no siempre habla mal... Con su instinto distingue perfectamente el *sueño*, necesidad fisiológica, de *ensueño*, visión creada por la imaginación siempre despierta aún durante el sueño. Sin embargo, por un capricho de la lengua, por aquello de que *consuetudo loquendi in motu est...*, *ensoñar* se ha convertido en un arcaísmo, conservado aún cuidadosamente como provincialismo en esta región [Cuenca], y ha sido vencido en el lenguaje corriente de literatos por el incoloro *soñar*. — [Suivent des exemples anciens, tirés de la *Vida de Santa Oria* de Berceo, du romance de *Doña Alda*, pour *ensoñar un sueño*, et d'autres, anciens, de *ensoñar tout court*.] — Justamente, pues, se ha desterrado de la lengua corriente una palabra tan castiza y tan clara.»

On peut souscrire aux constatations irréprochables du savant dialectologue (en effet le dictionnaire de Slabý-Grossmann, reflétant l'état de la langue esp. actuelle, ne donne que *ensoñado*, *ensoñador*, *ensoñamiento*, non pas le verbe, et déjà celui de Cejador y Frauca enregistrant la langue de Cervantès, n'a pas d'article *ensoñar*, ni d'ailleurs *ensueño*), et on peut aussi partager son mélancolique regret, qui rappelle celui des Fénelon et des La Bruyère, des mots tombés en désuétude — mais on voudrait connaître les raisons de la déchéance de ce verbe *ensoñar* si ‘logique’. Evidemment l'homonymie dangereuse, encourue par la convergence phonétique des mots latins *somnium* et *somnus* en une forme *sueño*, a été réparée par *ensueño*

(= *insomnium*) ‘rêve’, s’opposant à *sueño* ‘sommeil’ et faisant apparaître le rêve comme ‘la vision contenue dans le sommeil’. Un verbe *ensoñar*, dérivé de *ensueño*, n’était pas aussi nécessaire que le substantif, parce que pour le verbe la différence entre *dormir* et *soñar* ne prêtait pas à l’équivoque. Dans les autres langues romanes, à cause du développement divergent des phonèmes *-mni-* et *-mn-* (ital. *sogno* — *sonno*, fr. *songe* — *somme*, port. *sonho* — *somno* etc.), l’homonymie n’était pas immédiate: pourtant il y a là aussi des amorces de vitalité de *insomnium*, v. *REW*³: p. ex. les mots ital. familiers et dialectaux *insogno*, *insognarsi*, qui n’ont pas, d’après Tommaseo-Bellini, tous les sens figurés de *sogno*, *sognarsi*: la familiarité résidera dans le pronom réfléchi qui donne une idée d’erreur personnelle, cf. l’ital. *immaginarsi* et dans le *Quijote* II/36: *no se soñaba aver açotes en el mundo* ‘ne s’imaginait pas’. Il y a même un a. fr. *ensongement* formé comme *ensorcellement*, *enchantement*, attesté par Godefroy une fois (‘songe, rêve, imagination’).

Il est très curieux de voir, dans des passages anciens comme *ensoñado había un sueño* dans certaines versions du roman de *Doña Alda* le verbe seul muni du préfixe *en*-: c’est que *sueño* était précisé d’avance par le verbe préfixé signifiant ‘voir en songe’ (cf. a. fr. *voir en vision*, fr. mod. *voir en songe*).

L’état de choses espagnol: *sueño* ‘sommeil’ — *ensueño* ‘songe’ — *dormir* ‘dormir’ — *soñar* ‘songer’ repose au fond sur un état de choses *latin*: c’est en latin que DORMIRE a su évincer un représentant verbal de la racine *SŪEP-/*SŪOP (*somnus*, *sōpire*): *dormire*, d’après Ernout-Meillet favorisé par le *-m-* marquant un état durable, a empêché qu’un lien existât entre le verbe et le nom: « Varron a été amené à jouer avec cette opposition: *Quid mihi<cum> somno si dormitio tollitur* » (Ernout-Meillet), cf. ital. *fare una buona dormita* d’un sommeil prolongé. Plaute dira *edormiscere unum somnum*. Par conséquent, on doit dire, à la différence de l’all. *einen Schlaf schlafen*, dans les langues romanes: *dormir* d’un sommeil, *dormir* EN un *sueño* etc. Mais on dira en latin *somnium somniare* (cf. Landgraf, *Figura etymologica linguae latinae*, Acta semin. Erlang., II) et,

par conséquent, en roman *songer un songe*, (en)soñar un sueño, etc.

Il est d'ailleurs curieux d'observer les hauts et les bas des mots pour 'songe': *insomnium* était chez les Romains « un mot noble à la place de *somnium* dégradé dans l'usage vulgaire... Mot rare, littéraire » (Ernout-Meillet l'attestent depuis Virgile et Tacite), calqué sur le grec ἐνύπνιον. D'ailleurs je crois que *insomnium* devait aussi être le bienvenu pour éviter des équivoques comme celle provoquée par l'ablatif après la préposition *in*: Stacey, *ALLG* 10, 24 écrit à propos de la phrase *quae somnio visa essent* 'ce que les 2 consuls ont vu en rêve' chez Tite-Live (au lieu du tour *in somnis visa* que cet historien emploie d'après une tradition datant d'Ennius): « Der Grund des Singulars wird wohl darin liegen, daß *in somnis* zweideutig war, insofern es ebenso gut von *somnus* als *somnium* abgeleitet werden konnte. Richtig ist wohl die letzte Erklärung, weil zwar die Traumbilder oder Traumerscheinungen mannigfaltig sind, der Schlaf aber (*somnus*) ein Singularbegriff ist » (cf. le dieu, actif, *Somnus* et la passivité exprimée par le neutre *somnium*)¹. *Insomnium* se trouve généralement aussi au pluriel, v. Krebs-Schmalz, *Antibarbarus*, s. v.; cf. l'esp. *ensueños* 'Traumbilder' (Slabý-Grossmann), *entre sueños* (Calderón, *Vida es sueño*, III/10). On a donc choisi en Espagne ce mot littéraire pour parer à la difficulté suscitée par l'homonymie. — En revanche, le fr. *songe*, remontant à un *somnium* vulgaire, est aujourd'hui un mot noble: c'est que le mot *rêver*, plus populaire, signifiant à l'origine 'délirer, déraisonner' et encore aujourd'hui 'penser vaguement', mot probablement d'origine germanique (v. pourtant *REW*³ s. v. *hriuwan*), a confiné *songer* dans la

¹ Toujours est-il que l'esp. *en sueños*, *entre sueños* contredit cette explication. — On se demande pourquoi, vu la fréquence du pluriel latin *insomnia*, les langues romanes n'ont pas de reflet *d'insomnia* substantif féminin au sens 'rêve' (comme *gaudia* > *joie*). Aurait-on recomposé *ensueño* parce qu'on analysait *(*he visto*) *en sueño* (comme l'anc. fr. ... *m'avint une avision* doit provenir d'un ... *me vint a vision*, *m'est avis de m'est a vis*)? Ce serait avec le moment où *somnus* n'était plus le dieu païen, qu'un **in somno videre*, inusité en latin classique, serait devenu possible.

sphère noble, où le verbe a pris un sens voisin de ‘méditer’. La preuve en est que, à côté de la *rêverie*, musicale et autre, *songerie* est assez rare (v. *DG*): le suffixe populaire *-erie*, indiquant un manque de contours, jure avec le ton sérieux du radical. En outre le *songe* est plus intellectuel que le *rêve*: on *parle en rêve*, non pas *en songe*. On a traduit le *Midsummer-night's dream* de Shakespeare par *Un songe d'une nuit d'été*, parce que *songe* indique plutôt le côté imaginatif et visionnaire, tandis que *rêve* insisterait sur le caractère passif d'une hallucination (d'ailleurs *rêve de* suggérerait le contenu du rêve). La distinction physiologique que Littré établit entre *songe* et *rêve* revient probablement à la même constatation. Pourquoi le *songe* est-il encore aujourd’hui le ‘rêve’, alors que *songer* glisse vers ‘penser, méditer’, ‘se livrer à ses pensées’ (*DG*), ‘rouler des pensées’ (Littr.), ‘envisager’ (au XVII^e s., acceptation aujourd’hui abandonnée) et est vieilli au sens de ‘rêver’? Une analogie frappante du fr. *songer* ‘rêver’ > ‘penser’ se trouve en turc: le verbe *düşünmek* ‘penser’ a à côté de lui un substantif, devenu archaïque à Istanbul, parce que le terme arabe correspondant (*rüya*) l'a remplacé: *düş* ‘rêve’ (*düşümde gördüm* ‘j'ai rêvé’, litt. ‘j'ai vu en songe’). Ce sens de ‘rêve’ doit être originaire, puisque *düşünmek* ‘penser’ est la forme réfléchie de *düşmek* ‘tomber’: le professeur Rağıp Hulusi, que j'ai consulté, m'a très bien traduit *düş* ‘rêve’ par le mot allemand *Anfall*: donc ‘tomber’ > ‘avoir un accès de...’ > ‘avoir un rêve’ > ‘songer, penser’. La pensée est donc conçue ici comme une sorte de méditation. C'est que le substantif est plus actif que le verbe: *songer* était donc condamné, puisqu'il indiquait une activité dont on n'avait que faire: on *songe à l'avenir* d'une façon raisonnée, en tenant compte de l'argument de l'avenir, en esquissant une conduite en harmonie avec la réalité, on *rêve de l'avenir* d'une façon vague, en éliminant toute réalité et en ne s'imposant point de contrainte: Musset nous montre dans son théâtre à quoi *rêvent* et non pas *songent* les jeunes filles; V. Hugo accouple, en les apostrophant dans ses *Châtiments* («Non»), les *songeurs sévères* et les *rêveurs mystérieux*; Valéry termine son essai sur ‘le Bain’ par ces phrases: «Les yeux se

perdent et se ferment. La durée sans contacts s'établit. L'esprit s'ouvre les veines dans un rêve» — la détente de l'être dans un bain, cette ouverture des veines spirituelles, ne s'effectue pas sous forme de *songe*, mais de *rêve*. On a des songes plutôt qu'on ne *songe* (cf. chez Calderón: *sueño me ha dado*; a. fr. *m'avient une avision*).

On pourrait se demander pourquoi l'identité de formation, qui semble si logique à Lopez Barrera, n'est pas généralisée dans des locutions comme *ensoñar un sueño*, *dormir d'un sommeil*. Je crois que la 'figura etymologica', qui réunit le verbe et le substantif tirés du même radical dans une expression, n'est pas courante dans le langage ordinaire d'aujourd'hui, ce qui est prouvé par le sentiment poétique qui se dégage de l'expression 'rêver un rêve', sans adjectif s'ajoutant au régime. Déjà Diez l'a reconnu: *Rom. Syntax*, p. 117: «Vornehmlich sagt dies dem poetischen Stile zu und alle Sprachen scheinen sich dessen zu bedienen.» On dit soit 'dormir' soit 'avoir sommeil', soit 'rêver' soit 'avoir un songe'; on exprime donc ces états de l'homme soit par un verbe exprimant l'action, soit par l'expression indiquant l'état par le substantif + le verbe *avoir* indiquant la passivité, le fait de subir cet état. *sommeill*¹ et *dormir*, *ensueño* et *soñar* ne

¹ Le diminutif de *sommeil*, dont la valeur est rendue par la traduction du lat. *sonniculus* par l'all. 'Schlängchen' dans *REW*³ s. v. *sonniculus* (cf. aussi l'ital. *pisolino*), fait voir que par *sonniculus*, attesté dans les notes tironiennes, on voulait exprimer une *faiblesse humaine* qu'on atténue en la rappétissant (cf. les nombreux euphémismes pour 'dormir' dans l'argot militaire comme *écraser de la paille*, *en écraser*, *en souffler*, *exercice de paupières*, all. *Klappendienst*; *ESNAULT, Le Poilu tel qu'on le parle*): *sommeil* était d'abord 'un bon petit somme', de là le fait qu'on doit dire *accablé de sommeil*, non pas *somme*, *dormir d'un bon somme*, non pas *sommeil* (*VAUGELAS*, dans *Litré*, s. v. *somme*) et *avoir sommeil*, mais *faire un somme* — *sommeil* est passif, *somme* actif. La même tendance à différencier se fait jour dans les patois francoprovençaux qui disent 'la somme' pour 'envie, besoin pressant de dormir', 'le somme' pour le fait de dormir (*Gabbud* et *Gauchat, BGL* 7, 10, et *Gauchat, R59*, 129, qui expliquent ce féminin ainsi que celui de *la froid*, *la chaud* par l'influence de *la faim* et *la soif*). Le *REW*³, qui cite s. v. *somnus* le cat. *la son* 'Schlafbedürf-

sont donc pas aussi fortement associés qu'on le croirait a priori (et même entre *sommeil* et *sommeiller* il y a rupture de bans). De même on a en roumain, à côté de *a trăi trăiul* 'vivre la vie' *a trăi o viață* (Tiktin). L'emploi dans nos langues de l'accusatif de l'objet interne («inneres Objekt»), type *vivre une vie*, *enfanter un enfant*, *parler politique* etc., est probablement une expression plus primitive que celui de l'accusatif de l'objet externe (*faire un enfant*, *bâtir une maison*), de même d'ailleurs que le nominatif intérieur usuel en certaines langues ('la pluie pleut' en hongrois, en turc, a. fr. *ventent li vent*; cf. pour le régime le turc *kapı kapayıñız* 'fermez', litt. '*portez la porte'). L'enfant et le primitif ne diront que *porte!*, *pluie!* pour exprimer 'fermez la porte!', 'la pluie tombe!' — entre ce procédé synthétique et l'analyse 'fermez la porte', 'la pluie tombe' se place l'étape: 'portez la porte', 'la pluie pleut'. Ces dernières constructions sont moins avancées au point de vue de l'abstraction, puisqu'un verbe 'fermer' servant pour tous les cas de fermeture n'existe pas encore. Il faut pourtant déjà une habitude de concentration de la pensée et aussi l'habitude d'épuiser la force du mot, donc une attitude *un peu* réfléchie à l'égard de la langue, pour pouvoir imaginer l'action se rejetant sur elle-même, pour donner à l'intransitif un régime inclu dans le concept du verbe. Il y a là un certain solipsisme du verbe et une expression syntaxique de l'activité inhérente à tout verbe même intransitif. Un critique allemand reproche à M. Thomas Mann émigré: «er schweigt Wahrheit» — cette tournure, façonnée d'après *Wahrheit reden*, donne au verbe signifiant 'se taire' une force *active*: le silence est une action et c'est précisément cette action consistant dans le manque d'action qu'on veut reprocher à Th. Mann. On dit plus souvent *vivre une vie d'oisiveté* ou *vivre une vie terrible* que *vivre une vie*, qui semblerait demander une détermination

nis' à côté de *son* masc. 'Dauer des Schlafes' (je dirai plutôt 'Schlaf' — M.M.-L. a abrégé sans aucune raison l'explication de Labernia 'l'acte de dormir y 'l temps que 's dorm'), aurait pu mentionner le développement parallèle du francoprovençal (en catalan, il y a en plus l'influence du type en *-era*, provenant probablement de *gana*: *sonera* 'Schlafsucht').

plus particulière. On dit *dormir en un sueño toda la noche* avec l'expression prépositionnelle et avec le ton sur *un*. M. Marouzeau donnera de même dans son lexique de la terminologie linguistique s. v. *objet (interne)* l'exemple: *dormir son sommeil*. La beauté poétique de l'expression *rêver un rêve* vient précisément de cette réfraction de l'action en soi-même: on voit comme une image reflétée par une glace. Il est très curieux d'observer que cette construction est employée particulièrement pour 'rêver': Meyer-Lübke, *RG* III § 358 (qui d'ailleurs, tout en insistant sur le *caractère stylistique*, non syntaxique, de notre construction, ne semble pas s'être rendu compte de son *effet stylistique*) relève la fréquence de *un vis am visat* 'j'ai rêvé un rêve' en roumain, ce qui concorde avec les données de l'espagnol: 'rêver un rêve' est une construction 'rêveuse', contemplative, plus méditative que 'avoir' ou 'faire un rêve' (type représenté en lat. *[insomnia facere]*, en ital. et en roumain)¹.

La construction 'rêver un rêve' n'avait son sens que là où, le rêve était considéré comme un *événement de la vie intérieure*, où elle était une 'vision' envoyée par la grâce du ciel (comme, dans la *Chanson de Roland*, Dieu envoie le rêve à Charlemagne par l'intermédiaire de ce Mercure chrétien qu'est l'archange Gabriel). J'avais déjà écrit ces lignes quand je lus l'article

¹ LEIFFHOLDT, *Etymologische Figuren im Romanischen*, p. 42 nous apprend qu'il n'a pas trouvé la figure étymologique dans les textes populaires et au contraire la plus grande productivité de cette figure dans la poésie *lyrique*. En effet, j'ai pu relever beaucoup de figures étym. dans mon travail sur les romances esp., *ZRPh.* 35, 292 suiv. — la répétition du même radical est une sorte d' 'assonance grammaticale', un jeu de sons suggérant des correspondances secrètes. Cf. encore la chanson du Hainaut que cite NYROP, *Gramm. hist.*, t. III, p. 22: « De terre en vigne — / La voici la jolie vigne! / *Vigni, vigna, vignons* le vin — / La voici la jolie vigne à vin. »

On ne verra pas de contradiction entre l'affirmation des caractères 'solipsiste' et 'réfléchi' de la construction avec la constatation du caractère lyrique: le lyrisme employant notre construction est à mi-chemin entre l'énonciation de mots-phrases synthétiques (type: *vigne!*) et l'expression rationaliste *travaillons la vigne!*

magistral de M. Pauphilet sur la *Chanson de Roland* qui au fond serait une ‘chanson de Charlemagne’ (R 59). A la p. 185 l'auteur insiste sur l'importance des songes pour le personnage central de cette épopée: « ... mais de quels *songes*, cette fois, sera visité le guerrier divin? Car ce n'est pas la première fois qu'apparaît dans la Chanson ce thème du songe, si cher à la poésie antique. Déjà aux vers 718—736 ... Charlemagne a été deux fois inquiété de rêves ambigus. Ici, même disposition du récit, même redoublement du *songe*... Mais quelle différence d'ampleur et de noblesse! Le thème, qui n'était qu'ébauché dans la première partie, et gardait comme une sonorité familière, se développe maintenant avec une majesté qui l'emporte au delà des limites humaines. Les visions s'étendent, deviennent immenses et surnaturelles... Enfin, et l'insistance du poète sur ce trait est révélatrice, ce ne sont plus, comme au début, des pressentiments tout humains, des mages naissant soudain de la peine secrète de l'âme; ce sont des avertissements divins ». — A noter aussi dans ce passage l'emploi par le critique, conforme au sentiment linguistique actuel du mot *songe* comme terme noble et intellectuel, de *rêve* comme terme familier et affectif (‘rêves ambigus’). On remarquera qu’au moyen âge on a toujours soin d’insister sur la différence entre la réalité extérieure du tous-les-jours et cette réalité seconde du songe, de là les répétitions des verbes ‘voir’, ‘apparaître’: Doña Alda dit, d’après le texte chez Werner, *Blütenlese der älteren spanischen Literatur*:

*Un sueño soñé, doncellas, que me ha dado gran pesar;
que me veia en un monte en un desierto lugar:
de so los montes muy altos un azor vide volar,
tras dél viene una aguililla que lo ahinca muy mal.
El azor con grande cuita metióse so mi brial;
el aguililla con grande ira de allí lo iba a sacar;
con las uñas lo despluma, con el pico lo deshace*

— on peut étudier ici la transformation, se faisant devant nos yeux, du récit médiéval en moderne, le procédé moderne étant évidemment celui de rendre indépendant de la personne qui rêve, le contenu de son songe (*viene*, *metióse*, *despluma* etc.). La même indépendance grandissante du songe se voit déjà dans le *Roland*

rimé français, qui a été le modèle du romance espagnol (cf. Menéndez Pidal, *RFE* 4, 186):

Enuit *soniai un songe* si pesant....
avis m'estoit qu'estoie en un bois plenier...
 Primes *me vint* un fauconnet volant...
 si m'en porta en son un pui volant.

De même dans le poème provençal *Ronsasvals* (éd. Roques, *R* 60, 182):

Sompniey un sompni en mon liech on dormi
 E auzires *la vezion que vi*.
Semblant mi fon que...

avec la distinction soigneuse de la réalité et de l'illusion.

D'ailleurs déjà dans la *Chanson de Roland*, v. 719:

Carles se dort, li empereres riches.
Sunyat qu'il eret as greignurs porz de Sizer,
 Entre ses poinz *teneit* sa hanste fraisnine...
 Apres iceste *altre avisoun¹* *sunyat*:

¹ Pourquoi ce mot manque-t-il (ainsi d'ailleurs que le tosc. du XV^e siècle *fare una visione* ‘rêver’) dans *REW*³ s. v. **VISIO**? Ce mot se rattachant au lat. *in somnis videre* ferait le pont entre *visum* ‘rêve’ (roum., sarde) et le port. *avesão* ‘épouvantail’, seul cité sous *visio*. — La parenté entre *videre* ‘voir’ et *visum* ‘rêve’ n'est pas encore oblitérée en roumain, puisqu'on peut dire en roumain ‘je te rêve’ (comme on a dit d'ailleurs en a. prov. *sonjet-la* ‘il la rêva’): *Cum mă cule, cum te visez* ‘aussitôt que je me couche, je rêve de toi’, *am visat-o* [sabia, le sabre] *ruptă 'n două; se visă atât de frumoasă* (Tiktin: « als sie sich im Traume so schön sah »); on a dit dans la littérature ancienne *a vedea un vis* (cf. a. fr. *une avision veue avoit*, LEIFFHOLDT, *op. cit.*, p. 41). — Il faudrait noter l'irrégularité syntaxique qui consiste à faire déprendre du substantif *avision* le contenu du rêve: *Ch. de R.*, v. 836 *Enuit m'avint un'avision d'angele*. **Qu'entre mes puinz me depeçoul ma hanste** (Bédier traduit: ‘Cette nuit une vision me vint, de par un ange: entre mes poings Ganelon brisait ma lance’), *m'avint une avision que* est donc devenu identique à ‘j'ai rêvé (que)’; cf. dans le romance de doña Alda: *cartas de fuera le traen / ... que su Roldán era muerto / en la caza de Roncesvalles* ou dans celui de Bernardo del Carpio: *Las cartas y mensageros / del rey a Bernardo van / que vaya luego a las cortes* (les lettres et messagers s'identifient avec le message); *Primera Crónica General*, chap. 619: *el rey don Alfonso*

*Qu'il ert en France, a sa capele, ad Ais.
 El destre bras li morst uns uers si mals.
 Devers Ardene vit venir uns leuparz,
 Sun cors demenie mult fierement asalt.
 D'enz la sale uns veltres avalat...*

... *enbio su mandadero en poridat a Carlos..., commo el non auie fijos, et sil quisiese venir ayudar contra los moros, quel darie el reyno* ('disant qu'il n'avait pas de fils et qu'il lui donnerait...'). On pourrait aussi dire que l'idée du message et du rêve se croise avec l'idée de la venue, presque de l'«invasion» du messager, du rêve, considérés comme un sort inéluctable, et on pourrait comparer les tableaux du moyen âge représentant l'irruption du sacré dans la vie d'un être humain sous forme de songe (p. ex. l'ange annonçant chez Carpaccio à Ursule dormante sa vocation de sainte, v. *NM* 35, 159). Mme Lindfors-Nordin vient d'attester beaucoup de textes médiévaux exprimant cette 'invasion' du rêve par *vehi*, *devehi*, *revehi* (*ZFSL* 59, 46 suiv. — mais son étymologie de *rêver* = *revehi* ne me persuade pas plus que M. Gamillscheg, v. *ibidem*.) L'«avision», le songe visionnaire du moyen âge, est un «accident» qui arrive, un événement intérieur, qui 'vient vers' le songeur, lui-même passif, une «aventure» (= *res adventura*) d'après l'excellente définition que donne Mme. Eberwein (dans son article sur l'aventure chez Marie de France: *Zur Deutung mittelalterlicher Existenz*): «eine schicksalhafte Wendung im Leben einer Hauptperson..., hervorgerufen durch ein zentrales Ereignis», «das Kraftzentrum, von dem aus menschliches Leben und Schicksal gesehen und beschrieben wird» — par son étymologie *aventure* rappelle *avent* (= *adventus*), l'arrivée du Christ dans son existence charnelle sur terre et sa rencontre avec l'humanité pécheresse. L'exemple le plus probant de cette conception médiévale de l'aventure, arrivant vers l'homme sous forme de songe, est cette biographie de la vie intérieure qui fait des mouvements de l'âme provoqués par des événements extérieurs et de ceux-ci mêmes, une rencontre avec le destin, la *Vita nuova* (§ 3): *ne l'ultimo di questi die avenne che questa mirabile donna apparve a me.... L' ora che lo suo dolcissimo salutare mi giunse, era fermamente nona di quello giorno; e però che quella fu la prima volta che le sue parole si mossero per venire a li miei orecchi.... E pensando di lei, mi sopragiunse uno soave sonno, ne lo quale m' apparve una maravigliosa visione.* On comprend maintenant tout ce que l'âme médiévale sentait dans l'expression *m'avient une avision*.

(de même les laisses CLXXXV et CLXXXVI ont soin d'insister à la fin sur le sommeil de l'empereur, pour que les *avisions*, les visions du sommeil soient tenues en dépendance du personnage qui les 'voit'). La prose du Dante, qui ne connaît pas les heurts et les sauts de la rhapsodie épique, insiste encore plus pédantesquement sur cette dépendance: Schiaffini, *Tradizione e poesia*, p. 140 relève le procédé de rhétoricien qui consiste à répéter les mots dans le passage suivant de la *Vita nuova* (III, 3):

me parea vedere ne la mia camera una nebula di colore di fuoco, dentro a la quale io discernea una figura d' uno segnore..., e pareami con tanta letizia... Ne le sue braccia mi parea vedere una persona dormire nuda, salvo che involta mi parea in uno drappo sanguigno leggeramente.... E ne l' una de le mani mi parea che questi tenesse una cosa la quale ardesse tutta, e pareami che mi dicesse queste parole... E quando egli era stato alquanto pareami che disvegliasse questa che dormia...

M. Schiaffini écrit: « Lo scrittore, *per fermare che si tratta di visione* [souligné par moi] adopera, e, camminando sull' orme dei suoi modelli, replica l' uso del verbo *parere*, ma con una frequenza certo troppo assidua e che pesa sull' attenzione del lettore ». Je ne prononcerais, pour ma part, pas de jugement esthétique, mais je relèverais tout simplement l'importance qu'a pour les auteurs médiévaux la délimitation du règne du *supernaturel fictif* et du réel, le premier faisant partie de la révélation divine.¹

¹ On pourrait comparer, sur le domaine de la peinture, la fresque de Saint Jean que Giotto nous a laissée dans la chapelle des Peruzzi à Florence. Je donne la parole à M. RINTELEN, « *Giotto* », 1923, p. 124: « Es wird geschildert, wie der Apostel Johannes auf der weltabgeschiedenen Insel sitzt, in tiefem Traum verloren und von Vorstellungen der Apokalypse erfüllt. Die Visionen der Phantasie sind körperlich geschildert: Engel halten an den vier äußersten Punkten des Felslandes die als Ungeheuer aus den Abgründen des Meeres heraufgestiegenen Winde zurück — das kann noch als ein ganz reales Ereignis aufgefaßt werden, aber wenn den Halbbogen der Lünette entlang der Engel mit dem Beil, Christus mit der Sense, der Drache und das von diesem bedrohte Weib über dem Kopf des Träumers dargestellt sind, so hebt sich die ganze Szene aus den Grenzen des Natürlichen heraus. » A la

Le type de phrase ‘rêver un rêve’ s’explique par le ton affectif qui accompagne chez un médiéval la notion du rêve. Dans sa *comedia* Calderón a encore rendu cette attitude de l’âme croyante devant le rêve, révélateur du caractère de rêve qu’a ce monde, en faisant répéter souvent à son Segismundo dans le grand monologue (*Vida es sueño* II, 19) le radical de *soñar* —

différence de Memling représentant au XV^e s. S. Jean et lui faisant voir au loin des figures qui forment un tableau dans le tableau, chez Giotto, d’après M. Rintelen, «Johannes sieht hier nicht um sich, sondern er träumt und die Visionen seiner Phantasie halten ihn umspannt, sie gewinnen im Bilde die Stärke von Wirklichkeiten. Ein Bogen spannt sich über dem schwer auf dem Eiland sitzenden Heiligen und über dem vom festen Land stark begrenzten Meer. Es sollen leibhaftig über dem Haupt des träumenden Johannes in schönem Umschwung die Gestalten hinziehen wie Sterne am Himmel.» Donc, séparation du rêveur des choses rêvées, représentation corporelle des visions comme réalité. — Pour la conception du rêve ‘révélateur’, à travers un voile, de la vérité, cf. le passage de Porphyrius: «Latet omne verum: hoc tamen anima, cum ab officiis corporis somno eius paulum libera est, interdum aspicit: nonnunquam tendit aciem, nec tamen pervenit. Et cum aspicit, tamen non libro et perfecto lumine videt, sed interjecto velamine, quod nexus naturae caligantis obducit.» Un passage d’Isidore est mentionné par M. HOFER, *ZFSL*, 47, 410. M. HEISIG cite (*ZRPh.* 55, 68) Yvon de Chartres (XI^e s.): «cum solus spiritus hoc patitur, infidelis mens haec non in animo, sed in corpore evenire opinatur. Quis enim non in somnis et nocturnis visionibus extra seipsum educitur, et multa videt dormiendo, quae nunquam viderat vigilando? Quis vero tam stultus et hebes sit, qui haec omnia quae in solo spiritu fiunt, etiam corpore accidere arbitratus . . .?» M. HEISIG voudrait d’ailleurs voir dans le Charlemagne rêvant de la *Chanson de Roland* un roi pris par le sommeil *de la mort* — ce qui me semble douteux. — On comprend pourquoi *phantasiare* a reçu en roman des sens si matériels: ‘panteler’ etc. — c’est que le songe étant considéré détenteur de vérités, le songe-phantaisie était nécessairement déprécié (cf. *la erronea fantasia*, *Vita nuova*, XXIII). — M. U. LEO dans son article «Sehen und Schauen bei Dante» (Deutsches Dante-Jahrbuch 11, 183 suiv.) a employé deux mots différents pour ce que les Grecs distinguaient par *opsis* et *theoreia*, les scolastiques par *videre* et *videre per essentiam*, *contemplari*, c’est-à-dire le ‘voir’ humain et la ‘vision’ divine ou divinisée.

c'est la technique médiévale, traductrice de conceptions médiévales.

Bien entendu, les époques anciennes qui disaient *songer un songe*, *ensoñar un sueño*, étaient déjà arrivées à un raffinement de l'esprit relatif, parce qu'ils connaissaient le repliement du verbe sur soi-même. Il faudrait naturellement faire la part du langage biblique, qui a hérité l'expression *dormir leur sommeil* 'mourir' (*dormierunt somnum suum*, Ps. 76/6; cf. Trénel, *L'ancien testament et la langue française*, p. 371) de l'hébreu: les langues sémitiques ont toujours eu la tendance d'employer la *adnominatio* ou *paronomasie*, type: 'Zaid tua un tuer'; v. le livre de Reckendorf, *Über Paronomasie in den semit. Sprachen* (1909) et mon article sur la 'paronomasie en espagnol', *Stilstudien* n° 10, et il faudrait aussi se rendre compte de l'importance de la 'figura etymologica' au point de vue de l'esprit médiéval qui voyait dans l'étymologie des indications sur l'essence des choses que Dieu avait déposées, à l'usage de l'homme, dans le langage humain, v. le livre de M. Schiaffini, *Tradizione e poesia*, pass. Le recul de la construction par figura etym. **pure** ('rêver un rêve') dans les littératures modernes s'expliquera par la déchéance de ces croyances et le recul général de la rhétorique médiévale. Comme les *nomina* ne sont plus considérés comme *consequentia rebus*, on n'est pas amené à répéter et faire durer et se prolonger le même mot, mais on suggérera plutôt une extension du mot dans le sens de la profondeur: on mettra plutôt de l'emphase dans un verbe *vivre* tout nu (p. ex. *Etait-ce vivre, là, vivre?*) que de répéter le radical *vivre sa vie*. La figura etymologica, dépossédée de son caractère métaphysique et dogmatique, ne fait plus que végéter.

Sueño semble en avance sur *ensueño*, qui semble exprimer davantage 'les illusions du rêve' et nous arrivons donc en espagnol à un état de choses où les notions 'sommeil' et 'rêve' ne sont pas séparées (cf. dans *REW*³ s.v. *somnus* les dialectes italiens qui ne font pas cette différence, on pourrait ajouter l'anc. prov. *somne* 'sommeil, rêve'). On aimerait savoir si l'Espagnol pense encore cette différence que sa langue ne lui indique plus et si la forme intérieure de l'expression latine lui est restée: les deux sens sont-ils encore perçus séparément dans les vers consécutifs de Calderón (*l. c.*),

ou un *soñar* unique, embrassant le sommeil et le rêve, s'oppose-t-il à *despertar*?

Que hay quien intente reinar
 Viendo que ha de despertar
 En el *sueño de la muerte*? ['sommeil'?]
Sueña el rico en su riqueza.... ['il rêve'?]....
 Que toda la vida es *sueño* ['sommeil' et 'rêve'?]
 Y *los sueños sueño* son ['rêves' — 'rêve'?]

C'est la psychologie expérimentale qui ici, par des procès verbaux bien contrôlés, devrait venir en aide au linguiste.

P.-S. M. PORZIG dans son article « *Wesenhafte Bedeutungsbeziehungen* » (*PBB* 58, 1) a parlé incidemment du problème posé par la présence de deux radicaux étymologiques à l'intérieur d'un groupe de mots qui se trouvent dans le « rapport sémantique d'inhérence », comme je voudrais traduire le terme un peu obscur choisi par l'auteur: à l'idée de *voir* est inhérente l'idée d'*œil* et pourtant nous avons dans les langues indo-européennes le couple étymologiquement disjoint *oculus* — *videre*, *Auge* — *sehen* (nous pourrions remplacer cet exemple par notre *sommes* — *dormire*): les deux membres du couple sémantique d'inhérence « représentent tous deux la même situation, mais vue de différents points de vue ». M. PORZIG semble croire à une loi du langage humain excluant de la même phrase deux membres appartenant à la même famille étymologique (p. 80: « die Scheu der gewöhnlichen Sprache vor Wiederholung desselben Wortes oder auch desselben Wortstammes im gleichen Satz.... Bloß ästhetische Gründe können nicht maßgebend sein, denn einerseits wird in der Dichtung die Wiederholung gerade als schön empfunden, und anderseits besteht gar keine Scheu vor demselben Wort in zwei unmittelbar aufeinanderfolgenden Sätzen. Es wird vielmehr der Charakter des Satzes als Bindung des Ungleichtartigen im Spiele sein »). Mais qui nous dit que telle langue rituelle, poétique ou magique n'agisse pas contrairement à la loi proclamée par M. PORZIG? Les faits sémitiques et finno-ougriens ne confirment pas les vues prises à travers les « lunettes aryennes ». Et même en indo-européen des faits comme *oculus* — ὄψη, ὄψις que l'auteur cite, et d'autres comme all. *Hahn* (= lat. *can-ere*, cf. lat. *galli-cin-ium*), le couple *somnus* — *sōpīre* etc. semblent bien prouver un **canus cantat* (remplacé aujourd'hui par *le coq chante*, *der Hahn kräht* etc.), un **sopnus sōpit* etc. Qui sait si la « loi » de M. PORZIG, qu'on pourrait nommer de « dissimilation sémantique », n'est pas un

règlement imposé par de récentes périodes de civilisation à l'oreille chatouilleuse, comme l'ont ces grammairiens qui nous ont appris à l'école qu' « un même mot ne doit pas être répété dans une phrase » ? Si nous admettons p. ex. avec M. AMMANN (*Die Sprache*, pass.) que toute proposition est d'origine magique, pourquoi ne lui concéderions- nous pas ce lien magique de l'*adnominatio*, qui (comme la rime, l'allitération et autres artifices) réunirait les éléments discordants d'une phrase ? Je vois dans cet enrayment des consonances poétiques et magiques un progrès de cette même « Vernünftigung » (Rationalisation), que d'ailleurs M. PORZIG semble avoir prise en grippe d'après sa déclaration finale sur « das Barbarische auch in uns, das so wenig von uns zu trennen ist wie zeugen, gebären und sterben, die auch 'barbarisch' und der Vernünftigung durchaus unzugänglich sind » (pourtant il y a les progrès eugéniques, la diminution de la mortalité, etc.).... Quelle soif de barbarie !

Université d'Istanbul.

Leo Spitzer.